

Poulenc en disques

Discophile puis critique, Poulenc a toujours été très attentif à l'enregistrement de ses propres œuvres. Il a choisi et couvé ses interprètes, modélisé un style, consigné ses exigences. Un coffret Emi en rend compte. On le complétera avec un choix de versions alternatives ou plus rares.

Par François Laurent

TOUT POULENC

Pourquoi ses « Œuvres complètes » rassemblées en un coffret par Emi sont-elles indispensables ? D'abord pour les versions de référence, suscitées par le compositeur signées par ses interprètes d'élection, dont la soprano Denise Duval, héroïne inégalée de ses trois opéras, ou l'organiste Maurice Duruflé, soliste d'un concerto taillé sur mesure. La baguette fidèle de Georges Prêtre ; Poulenc lui-même, Jacques Février et son disciple Gabriel Tacchino au piano ; le baryton Pierre Bernac et ses élèves (Benoît, Bacquier, Sénéchal, Berton, tous sensationnels)... Voilà d'excellents guides, pour découvrir ou apprendre son Poulenc. D'autant que l'éditeur a truffé le coffret de partitions rares, certaines enregistrées tout exprès : la brève comédie-bouffe *Le Gendarme incompris* (1921), un arrangement pour neuf instruments des *Mouvements perpétuels* (1946) ou *l'Esquisse pour une fanfare* (1921).

OPÉRAS

Les Mamelles de Tirésias.

Poulenc se plonge en 1944 dans la pièce d'Apollinaire. Il en tire un opéra-bouffe : à Zanzibar, un mari plaqué par sa femme (Thérèse

devenue Tirésias), décide de faire des enfants tout seul, et donne naissance à 40049 enfants en un seul jour ! Difficile de rivaliser avec la fantaisie et la verve parigote déployées par André Cluytens et les forces de l'Opéra-Comique en 1953 (Emi). Ed Spanjard (Brilliant Classics) relève pourtant le défi avec panache : ses chanteurs néerlandais d'Opera Trionfo en restituent admirablement la lettre et l'esprit, soutenus par un orchestre resserré mais gouailleur en diable.

Dialogues des carmélites.

Poulenc mit trois ans pour venir à bout de son deuxième opéra, tiré de Bernanos. « C'est une pièce sur la grâce et le transfert de la grâce. C'est pourquoi mes carmélites monteront à l'échafaud avec un calme et une confiance extraordinaire », déclarait le compositeur qui transcendait là ses propres angoisses. En dehors de la gravure princeps dirigée par Dervaux (Emi), on optera pour le face-à-face de Felicity Lott (Blanche) avec Régine Crespin (la Vieille Prieure qui lui offre sa belle mort héroïque), malgré les pailles d'une soirée captée sur le vif – en 1980 au Théâtre des Champs-Élysées, sous la baguette de Jean-Pierre Marty (Ina Mémoire vive).

La Voix humaine.

Drame de la rupture. Elle l'aime à la folie, il ne l'aime plus du tout et lui fait bien comprendre. Le téléphone devient alors une « arme effrayante, qui ne laisse pas de trace, qui ne fait pas de bruit ». Denise Duval a travaillé avec Cocteau ce rôle taillé sur mesure pour elle ; elle l'a fixé au disque (Emi) puis pour la télévision (DVD Doriane Films). Aucune ne lui arrive à la cheville, sinon Felicity Lott (Harmonia Mundi), qui aurait certes gagné à le graver quelques années plus tôt.

MÉLODIES

Poulenc a vite cessé de se frotter aux auteurs des siècles passés (*Cinq poèmes de Ronsard*, *Chansons gaillardes*) tant il excellait à mettre en musique ses contemporains. Admirons la sûreté de ses choix : Apollinaire et Eluard, d'abord, auxquels il a consacré plusieurs cycles de mélodies, mais aussi ses amis Cocteau (*Cocardes*), Louise de Vilmorin (*Fiançailles pour rire*), Jaboune alias Jean Nohain (*Quatre chansons pour enfants*) et le cher Max Jacob (*Le Bal masqué*)...

Partagées entre plusieurs chanteurs pas toujours convaincants, les intégrales (Emi, Decca, Hyperion) ont toutes leurs points faibles.

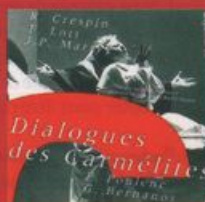
On glanera plutôt l'essentiel en quelques bouquets.

Accord a réédité ceux gravés pour Véga par le baryton Pierre Bernac avec Francis Poulenc au piano, entre 1958 et 1960. Le timbre est certes ingrat mais l'intelligence du verbe stupéfiante : commencez par la grave drôlerie du *Bal masqué*.

Le Gérard Souzay des années 1960 (Philips/Newton Classics) cisèle *Calligrammes* d'Apollinaire et *La Fraîcheur et le feu* d'Eluard. Sophistication mais pas trop, voyez *Les Chansons villageoises* (ce souffle qui emporte *La Fille frivole* !).

On admire chez Bernard Kruysen un art de l'incarnation balancé entre ferveur et confiance (*Tel Jour telle nuit* d'Eluard), et la grivoiserie stylée de ses *Chansons gaillardes* (guettez le trémolo qui conclut *L'Offrande*). Pour la veine « music-hall », alla Maurice Chevalier, des *Chansons de Jaboune* ou de *Fêtes galantes* (Aragon), tendez l'oreille à Michel Sénéchal dans le coffret Emi – un régal.

Gloire à Felicity Lott et son accompagnateur Graham Johnson : jubilation des mots, ton chaleureux et intime, splendeur du timbre. Leur album Hyperion (1984) picore chez Apollinaire et Aragon et renferme deux cycles féminins, les *Métamorphoses* de Louise de Vilmorin et les



Trois poèmes de Louise Lalanne – alias le peintre Marie Laurencin. On chérira le récital Forlane (1994) pour des *Cocardes* où « les mots [...] s'envolent d'une branche à une autre » comme le préconisait Poulenc, mais aussi pour le *Bestiiaire* et les *Banalités* d'Apollinaire – un absolu chef-d'œuvre. Trois autres perles ? La juvénile *Rhapsodie nègre* par Anne Sofie von Otter (DG), *La Dame de Monte-Carlo* où Susan Graham joue une mondaine fatiguée (Onyx), et *Toréador* donné en bis par Denise Duval et Francis Poulenc à Bordeaux en 1958 (Ina Mémoire vive).

MUSIQUE CHORALE

Sous la houlette d'Eric Ericson, le Nederlands Kammerchor (Globe) embrasse les deux versants, sacré et profane, de sa production chorale. Le respect du texte y est transcendé par une technique sans faille – quelle palette de nuances ! Commencez par *Figure humaine*. Tendresse, colère, révolte, espérance : bâti en 1943 sur des poèmes d'Eluard, le cycle s'achève sur le mot « liberté » jaillissant jusque dans l'extrême aigu. On y admire aussi les contrastes creusés par le chœur Accentus de Laurence Equilbey (Naïve).

Dans les motets, les Sixteen d'Harry Christophers restent souverains (Virgin), par l'humilité de la prière et la plastique du son. Mais cette spontanéité presque impatience dans les *Motets pour un temps de pénitence*, ces divins rais de lumière qu'apportent les boys de St. John's College Cambridge de George Guest (Chandos) !

MUSIQUE RELIGIEUSE

Stabat Mater.

A un requiem, jugé trop pompeux, Poulenc préféra en 1950 la prière d'intercession qu'est le *Stabat mater* ; les forces lyonnaises de Serge Baudo (HM) conjuguent sereine gravité – les sections extrêmes, le voluptueux legato de Michèle Lagrange dans le *Vidit suum dulcem* ! – et sursauts d'angoisse



© ROGER WOLLET

(*Quis est homo*). Complément parfait : des *Litanies à la Vierge noire* tout en dévotion paysanne, écrites en 1936 dans l'émotion d'une visite à Rocamadour.

Gloria.

Poulenc disait avoir écrit son *Gloria* (1959) en pensant aux « fresques de Gozzoli où les anges tirent la langue, et aussi à ces graves bénédictins que j'ai vus un jour jouer au football ». Le soprano chaleureux de Sylvia Greenberg illumine la gravure de Jesus Lopez Cobos avec l'Orchestre de la Suisse romande (Decca).

Sept répons des ténébres.

« *Pater in manus tuas commendo spiritum meum* », Père, je remets mon esprit entre tes mains. Le compositeur tira sa révérence avec ces *Sept répons* créés juste après sa disparition en 1963. Plus dépouillée que jamais, l'œuvre

« commence dans la violence [pour] se termine[r] dans le calme » (Poulenc). Les Sixteen d'Harry Christophers, épaulés par le BBC Philharmonic, les interrompent avec une ardeur où percent tendresse et compassion (Collins). Par sa candeur juvénile, le soprano de Libby Crabtree s'y substitue au garçon demandé par la partition.

ORCHESTRE

Les Biches.

Ces biches qui donnent son titre au ballet écrit pour Diaghilev sont les jeunes coquettes des Années folles « habituées aux Rolls Royce et aux colliers de perles de chez Cartier ». Stéphane Denève et ses musiciens de Stuttgart (Hänssler) soulignent l'influence de Stravinsky et les couleurs fauves de l'harmonie, ils montrent aussi que ce n'est pas le sentiment mais le désir qui est ici la règle.

Concert champêtre.

A la fois fantasque, volontaire, insouciant et gai, le *Concert champêtre* (1929) épouse la personnalité de celle qui en fut l'instigatrice, la claveciniste Wanda Landowska – Ecoutez la dame de Saint-Leu et son fameux Pleyel dans un *live* new-yorkais de 1949 avec Leopold Stokowski (Music & Arts). Doigts d'acier et sourire en coin, Zuzana Ruzickova tire parti, en 1967, d'une Philharmonie tchèque hyperréactive grâce à Kurt Sanderling, et splendidement enregistrée (Supraphon). Emil Guilels est le héros de la version pour piano : à Moscou en 1962, il fait rugir son clavier tandis que l'orchestre de Kondrachine, tenu comme un arc, nous étourdit par sa virtuosité (Melodiya).

Aubade. Concerto pour deux pianos.

Concerto pour piano. Le jeu passionné d'Eric Le Sage, à la fois vigoureux et fluide tel que



Poulenc le rêvait, a réglé la question des concertos pour piano (RCA). Au pupitre du Philharmonique de Liège, Stéphane Denève lui apporte une réplique franche et nette. Commencez par *Aubade* (1930), Poulenc y peint ses propres tourments à travers les amours impossibles de Diane, condamnée à la chasteté. Frank Braley le rejoint dans les galopades du *Concerto pour deux pianos* (1932) – les curieux rechercheront la lecture cinglante dirigée par Karel Ancerl, avec Julian Lerche & Ingeborg Herkomer à Prague en 1960 (Supraphon). Le Sage n'oublie pas que le *Concerto pour piano* de 1950, très « casquette sur le front » et « souvenirs de Paris » (le finale) doit respirer la tendresse.

Concerto pour orgue.

Des trois gravures pour Erato du *Concerto pour orgue, orchestre à cordes et timbales* (1939) par Marie-Claire Alain, seule la troisième rivalise avec celle de Maurice Duruflé (Emi). Par la qualité du dialogue avec les cordes nerveuses de Bamberg, cornaquéées par Jean-Jacques Kantorow, et une balance enfin satisfaisante entre soliste et orchestre. Sur un instrument « de concert » à la sonorité plus ingrate, Olivier Latry se livre à un duel virtuose avec les musiciens de Philadelphie que dirige Eschenbach (Ondine). Il nous offre l'alternative récente (2006) la mieux captée.

MUSIQUE POUR PIANO

« La relation de Poulenc avec le piano ressemble à celle des amants qui se seraient aimés puis détestés sans finalement pouvoir se passer l'un de l'autre », note

Renaud Machart. Les grands pianistes de son temps ont puisé là quelques bis : Horowitz le *Presto en si bémol* (dont il est le dédicataire), Rubinstein la *Suite Napoli*. On les cherchera, avec les premières gravures (1928-1947) de Poulenc, dans un coffret Lys « *Poulenc et ses amis* ».

Une porte d'entrée ? L'album du jeune Alexandre Tharaud (Arion) réunit des pages parmi les plus représentatives, bluettes au charme prégnant (*Villageoises* de 1933), candeur *alla Satie* des *Mouvements perpétuels* (1918), aveux intimes en forme d'élégie douce-amère (*Mélancolie*, 1940).

Une intégrale ? Celle d'Eric Le Sage (3 CD RCA), dont le piano superbe concilie rigueur et pétulance. Ecoutez la tendresse déchirante mise à l'*Improvisation n° 15*, « *Homage à Edith Piaf* » ou la fantaisie ébouriffante du *Caprice italien*, sur lequel s'achève le triptyque *Napoli*, héritière en 1925 de la *Bourrée fantasque* de l'idole Chabrier.

L'Histoire de Babar.

Le récit de Jean de Brunhoff, confié à un récitant, nourrit en 1940 une suite de vignettes pianistiques (berceuse, rêverie, galop, nocturne, marche...). A quatre-vingt-quinze printemps – ce qui n'est rien pour un éléphant ! – Hugues Cuénod, est le plus espiègle des conteurs et sa joie de vivre illumine le jeu de Billy Eidi (Lys, 1997). Le pianiste Graham Johnson s'est tourné vers un autre doyen : Pierre Bernac. Un bijou de malice tout juste réédité par Hyperion.

MUSIQUE DE CHAMBRE

La production chambriste de Poulenc met les vents à l'honneur

dès les premiers opus de 1918-1922 jusqu'aux sonates de la maturité (flûte, hautbois, clarinette). Pour en faire le tour, priorité au double album RCA d'Eric Le Sage et ses amis. Pas de meilleur équipage (Emmanuel Pahud à la flûte !) dans le *Sextuor* pour vents et piano de 1932-1939 : quel mordant, quelle subtilité dans les continuelles retournements d'humeur (sublime *Divertissement*).

Sonate pour flûte et piano.

Trio pour piano, hautbois et basson. Poulenc a gravé, à la fin des années 1950, ces bijoux de poésie et de concision (Accord). Il accompagne le flûtiste Jean-Pierre Rampal, qui venait de révéler la sonate (on entend dans la *Cantilena* la proximité avec *Dialogues des carmélites*), puis le hautboïste Pierre Pierlot et le bassoniste Maurice Allard – admirez leur agilité dans le *Presto* si malicieux du *Trio*.

Sonate pour violon.

Sonate pour violoncelle.

On doit la sonate pour violon à l'insistance de Ginette Neveu – qui en eut la primeur en 1943 – et celle pour violoncelle à l'admiration vouée à Pierre Fournier, dédicataire et créateur en 1949. Elles ont trouvé de jeunes ambassadeurs de charme : Louise Chissou pour la première (Gramola), Jean-Guihen Queyras pour la seconde (HM).

THÉÂTRE ET CINÉMA

Après *La Belle au bois dormant* d'Alexandre Alexeïeff (1935), *La Duchesse de Langeais* de Jacques de Baroncelli (1941) et *Le Voyageur sans bagage* de Jean Anouilh (1944), le film *Le Voyage en Amérique* marque en 1951 la dernière

collaboration de Poulenc pour le cinéma. Poulenc en a tiré une valse musette, *L'Embarquement pour Cythère*, destinée au duo de pianistes Arthur Gold & Robert Fizdale. Découvrez-la sous les doigts de Jos Van Immerseel et Claire Chevallier (Zig-Zag Territoires) : on aime la patine de leurs vieux Erard, sa touche de mélancolie.

Plusieurs musiques de scène pour le théâtre dorment toujours dans les archives, mais on connaît celle de *La Reine Margot* de Bourdet (1935) sous le titre *Suite française* d'après Claude Gervaise : la gravure de 1961 par Poulenc (dirigeant du clavecin, Accord) le dispute à celle dirigée par Van Immerseel (avec les vents fabuleux d'Anima Eterna, Zig-Zag Territoires). Les deux autres partitions – pour *L'Invitation au château* (1947) et *Leocadia* (1940) d'Anouilh – pétillent sous les doigts de la petite équipe réunie par Alexandre Tharaud (Naxos).

L'INTERPRÈTE DES AUTRES ET LE CAUSEUR

Poulenc pianiste a aussi enregistré la musique qu'il aime, au disque ou en concert, souvent avec ses amis : Chabrier (avec Marcelle Meyer, Emi), Satie (seul et avec Auric, Accord), Debussy et Stravinsky (avec le violoncelliste Pierre Fournier, Via Asiago), sans compter les mélodies avec Pierre Bernac (Testament) et Denise Duval (Ina Mémoire vive)...

C'était aussi un sacré baratinier. Ecoutez-le charmer le public des Jeunesses Musicales (DVD « *Poulenc et ses amis* », Emi) et causer dans le poste avec Claude Rostand (Ina/Radio France). ■